

# Vous ici, Mr Trump ?

PAR VALÉRIE LE PLOUHINEC

Au plus près de la littérature comme elle s'invente, la traductrice bénéficie d'une place de choix pour débusquer les malices et les sous-entendus des auteurs. C'est de cette place de choix que Valérie Le Plouhinec s'est amusée à inventorier les allusions plus ou moins discrètes à un certain Donald T. qui fleurissent ces temps-ci dans les romans anglo-saxons dont elle doit porter la voix française.



↑  
Voir les références en fin d'article.



Valérie Le Plouhinec est traductrice littéraire à plein temps depuis 2017. Elle traduit beaucoup de romans jeunesse pour Nathan, Albin Michel, Hélicon, Casterman... et, pour les adultes, un peu de littérature générale et de thrillers. Elle est aussi membre de l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF) et donne des conférences sur la traduction à l'université Paris-Diderot et à l'École de traduction littéraire ETL-Asford.

**A**u fil de mes traductions de romans jeunesse, un curieux phénomène a commencé depuis quelques mois à attirer mon attention. D'abord anecdotique, il se confirme de lecture en lecture. Il est courant, et normal, que l'actualité inspire les auteurs, transpire dans les textes et vienne les colorer ou les enrichir. Mais ce phénomène-ci, à l'image du personnage qui l'inspire, commence à prendre des proportions quelque peu démesurées.

Cela a commencé courant 2017, alors que je traduisais un roman jeunesse britannique<sup>1</sup>, délirant et échevelé, dans lequel un jeune garçon de 12 ans se retrouve (bien malgré lui) aux prises avec les dieux grecs et les signes du zodiaque (qui assurent la gestion de nos destinées depuis que Zeus a pris sa retraite). Bref, voilà qu'à un moment de cette histoire nous apprenons qu'Hypnos coule des jours tranquilles sous les traits d'un milliardaire nommé Richard Trumpington. Il vit dans un château au décor ultrakitsch plein de fauteuils rococo dorés, et d'ailleurs Thanatos lui fait cette remarque : « On dit que l'argent n'achète pas le bon goût. Tu confirmes le dicton. » On voit bien où l'auteur est allé chercher l'inspiration pour décrire son milliardaire vulgaire... Ma foi, cela ne posait pas de problème de traduction particulier, et c'était plutôt amusant.

Cette traduction rendue, passons à la suivante : le premier tome d'une adorable et hilarante série d'épouvante-pour-rire pour les 9-12 ans<sup>2</sup>. Dans cette histoire farfelue où les personnages sont des vampires, des fantômes, des yétis et autres créatures des ténèbres, le prince Tangine est « un sale gosse pourri gâté », un enfant tyrannique et insupportable, capricieux et cruel, atteint de folie des grandeurs. « Tu ne t'intéresses qu'à toi-même », lui reproche notre sympathique héroïne.

Jusque-là, rien d'insolite. Mais au fil de la lecture, certains détails attirent notre attention.

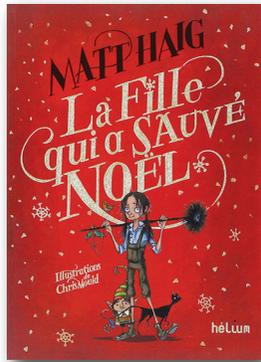
À force d'exaspérer tout le monde, Tangine se prend un coup de poing « en plein dans les cheveux », après quoi ses domestiques mettent une heure à « remettre sa coiffure en place ». Tiens, tiens.

En outre, il est dit deux fois que Tangine a de toutes petites mains. Les soupçons de la traductrice sont confortés. En effet les « petites mains » sont devenues une blague classique à propos de Donald Trump depuis qu'un adversaire dans la course à l'investiture fit remarquer, lors d'un meeting de campagne : « Vous avez vu ses mains ? Elles sont minuscules. Et vous savez ce qu'on dit des hommes qui ont des petites mains... on ne peut pas leur faire confiance. » Ce n'est pas du tout ce qu'on dit des hommes qui ont des petites mains, et Trump l'a bien compris, répondant que ses mains étaient d'une taille normale « et le reste aussi, pas de problème de ce côté-là, vous pouvez me croire. » (Le débat volait haut.)

D'autre part, Tangine est le fils du roi Vladimir, un vampire. Certes, on peut y voir une référence à Vlad Drakul ou Vlad l'Empereur, à l'origine de la légende des vampires, mais... l'auteure écrit bien Vladimir, pas Vlad. N'en profiterait-elle pas pour railler astucieusement la fascination de Trump pour Poutine ?



↑  
Tangine, extrait de  
*Amélia Fang et le bal barbare*,  
ill. L.E. Anderson, Casterman.



Enfin, vers la fin de l'histoire, le doute n'est plus permis : un majordome prend un malin plaisir à écorcher le nom du tyrannique prince Tangine. Il l'appelle « *Tangerine* » (mandarine), puis « *Tanning Cream* » (crème à bronzer). Pour la traductrice, c'est un casse-tête et une mauvaise nouvelle, car à ce moment-là de sa lecture elle comprend enfin pourquoi l'auteure a appelé son personnage *Tangine*. C'était pour amener ce « *tangerine* », un qualificatif souvent employé aux USA pour décrire la curieuse teinte orangée du visage présidentiel.

Dans les romans pour cette tranche d'âge, les noms de personnages sont souvent adaptés. Ainsi, dans ce livre, la citrouille apprivoisée s'appelle Trouille (*Squashy* en anglais), la jeune yéti Florence Spudwick est devenue Florence Patata, bref tout est permis pourvu que les noms sonnent. Mais que faire de ce Tangine spécifiquement trumpesque ? soupire la traductrice explorée, qui finira par laisser le nom tel quel.

Et ce n'est pas terminé. Abordons maintenant ce troisième volet d'une trilogie de Noël, pour la même tranche d'âge<sup>3</sup>. Dans cette série de romans qui se déroulent au pays des lutins du Père Noël, le méchant est le père Vodol. Déjà dans les deux premiers volumes – écrits avant la présidentielle étasunienne de 2016 –, Vodol était un lutin assoiffé de pouvoir qui divisait pour mieux régner et attisait les haines dans la population.

Mais dans le troisième tome, l'attaque se précise. Vodol est rédacteur en chef d'un nouveau journal, intitulé *La Vérité*, dont il se sert pour répandre sa propagande à coups de fausses nouvelles – *fake news* en VO, vous l'aurez deviné. Il n'a de cesse d'attiser chez les lutins la peur de l'étranger afin de mieux asseoir sa domination. « Il pensait que pour vendre un journal il fallait pousser les lutins à haïr les humains. Faire en sorte qu'ils ne pensent qu'à eux et qu'ils craignent les étrangers. Une fois, il a lancé une campagne pour construire un mur qui s'étendrait d'une mer à l'autre et qui traverserait toute la montagne, rien que pour empêcher les humains de passer. » L'allusion est transparente.

Physiquement, Vodol (qui fut imaginé avant l'élection de 2016) n'a rien de commun avec le 45<sup>e</sup> président des États-Unis. Mais regardons de plus près ce nouveau personnage, l'un des journalistes de *La Vérité* : un certain Spicer, décrit comme un « petit lutin blond au ventre en tonneau ». Et observons maintenant Sean Spicer, le premier porte-parole de la présidence Trump, abondamment moqué dans les médias américains pour ses interventions balourdes et ses costumes qui l'engoncent... Quelque chose me dit que l'illustrateur, Chris Mould, n'a pas dessiné cette raie sur le côté par hasard.

Là encore, la traductrice se trouve face à un dilemme. Les lutins de l'histoire n'étant pas spécialement anglo-saxons, leurs noms ont été adaptés, francisés. De même que les rennes du Père Noël ont repris leurs noms traditionnels français – Éclair, Tonnerre, Comète... –, les lutins s'appellent dans la VF Traintrain, Clochette, Dodo... Mais que faire de ce « *Spicer* » ? En anglais, c'est malin, le *spice* que l'on y entend peut évoquer les délicieux parfums de Noël, les odeurs de vin chaud et de pain d'épice. Il serait possible de rebaptiser ce lutin-là Cannelle, par exemple, mais le clin d'œil à l'actualité serait perdu.

Bien sûr, Sean Spicer est peu connu en France, et d'ailleurs, même dans la VO, la blague ne s'adressait qu'aux parents. Mais l'auteur en est sans doute content, de sa blague... Faut-il se résoudre à l'en priver pour la version française, au risque de lui laisser croire que l'on n'a pas saisi l'allusion? (Où va se loger le mince orgueil du traducteur!) Ou décider que ces piques ne concernent que les lecteurs américains, même si l'auteur est en réalité britannique? Après consultation de l'éditrice, il s'appellera bien Spicer.

J'ai désormais l'œil aiguisé... trop, peut-être? Voilà qu'en relisant les épreuves d'un roman canadien<sup>4</sup> situé à Vancouver, je m'aperçois que la brute du collègue, l'imbécile qui s'acharne contre une élève en lui piquant systématiquement son béret pour en faire un frisbee s'appelle Donald... et son meilleur copain, Vlad. Est-ce un hasard, est-ce moi qui deviens monomaniac? Ou est-ce une petite pique en passant? Il faudra que je songe à demander à l'auteure...

Si j'ai croisé ces quatre cas en l'espace de quelques mois, j'imagine que les personnages inspirés de Donald T. foisonnent en ce moment dans les manuscrits. Il est facile de comprendre ce qui pousse les auteurs jeunesse à larder ainsi leurs romans de références à l'improbable président américain. Un besoin d'exorciser leur sentiment d'impuissance horrifiée devant la montée en puissance du personnage ; l'urgence de la mise en garde, l'envie de faire passer un message aux générations futures ; le désir d'apporter leur modeste pierre à l'édifice de la *résistance* (à prononcer avec l'accent US : c'est le terme très sciemment employé en ce moment là-bas par les milieux progressistes). Et sans doute, aussi, ce phénomène de sidération, cette sorte de traumatisme collectif obsessionnel qui met Trump sur toutes les lèvres et dans tous les crânes.

La littérature jeunesse n'est certes pas là pour protéger les enfants de la réalité, bien au contraire. Cependant, on peut éprouver un pincement au cœur en voyant la lourde silhouette de cet individu s'imposer ainsi jusqu'entre ses pages. Car s'il y a une chose pour laquelle le bonhomme est doué, c'est faire parler de lui. Il voulait devenir l'homme le plus célèbre du monde : il y est arrivé. Faut-il encore qu'il serve de modèle à tous les grands méchants? Espérons en tout cas que les futurs historiens de la littérature jeunesse ne verront là qu'un épiphénomène très, très limité dans le temps. ●



↑  
Spicer, ill. Chris Mould, in  
Matt Haig : *La Fille qui a sauvé le  
Père Noël*, Hélim, 2018.

Cet article a fait l'objet d'une première publication sur le site de l'Association des traducteurs littéraires de France : <https://www.atlf.org/quand-donald-trump-envahit-la-litterature-jeunesse/>

1. *Des Dieux et des Boulettes*, Maz Evans, Nathan, 2018.
2. *Amélia Fang et le bal barbare*, Laura Ellen Anderson, Casterman, 2018.
3. *Le Père Noël et moi*, Matt Haig, Hélim, 2018.
4. *Partis sans laisser d'adresse*, Susin Nielsen, Hélim.